



# *Mon jardin*

*Recueil de poésie*

Emilie Beauregard

# Mon jardin

*Recueil de poésie*

Emilie Beauregard

## **Mon jardin**

© 2022, EMILIE BEAUREGARD

Tous les droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés pour tous pays.

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, juin 2022

Bibliothèque et Archives Canada, juin 2022

ISBN version PDF : 978-2-9821042-2-8



BOUQUINBEC

Imprimé au Canada

Ce livre a été créé avec l'assistance de BouquinBec,  
service de publication accompagnée.

Mise en pages et couverture : Émilie Côté

Révision et correction de l'épreuve : Carine Paradis

*Maman, Sarah, Malissa, Lydia et Katrina,*

*merci de m'avoir encouragé pendant  
toutes ces années et d'avoir cru en moi.  
J'y suis enfin arrivée!  
Je vous aime fort.*

Emilie



## *Ode aux fleurs*

Ô belles fleurs :

Fleurs des champs, fleurs sauvages et fleurs de jardin,

Vous toutes qui incarnez la douceur du jasmin,

Peu importe la couleur de votre teint,

Rose, rouge, blanche, jaune ou carmin

Nulle subtile beauté ne se peint

Peu importe les grincements des pins

Qui n'identifient que l'odeur du benjoin,

N'écoutez pas ces vieux esprits hutins.

Continuez d'éduquer le basilic, le laurier et le thym

Un jour, ils vous offriront le baisemain,

Sans aucune attente au lendemain,

Tel qu'ils auront vu leur vert sapin,

Alors qu'ils n'étaient que petits grains,

Aimer humblement une fleur ; votre magnifique gloire du matin.



## *Le dahlia*

Aux longues tiges verticales

Aux pétales de formes et de couleurs diversifiées

Le dahlia est une fleur incomparable

Aux charmes et grâces achevées.



## *Joies du printemps I*

Le vent qui souffle  
Tournoyant dans les feuilles  
Sourit de nouveau.



## *Joies du printemps II*

Les fleurs éclosent  
Colorant le nouveau vert  
De leur doux parfum.



## *Joies du printemps III*

Les fleurs de lilas  
Violettes dans leur buisson  
Douce et blanche.



## *Joies du printemps IV*

Les écureuils bruns

Cherchant leurs noix enterrées :

Retour de la vie.



## Polliniser

J'aimerais des fleurs,  
Je veux des fleurs.  
Donne-moi des fleurs.

« Je pourrais t'offrir un oiseau, aussi. »  
J'aurais peur de lui couper les ailes  
De ma parole.

Remplis mon vase.  
Remplis mon cœur.  
Je suis sûre qu'elles nous combleront.

J'aimerais des fleurs,  
Je veux des fleurs.  
J'ai tant d'amour à leur donner.

Longtemps, marguerite était blanche,  
Que je voulais déjà,  
Ces petits boutons de rose.

Je veux des fleurs.  
Donne-moi des fleurs.  
Je ne peux avoir en moi  
Que ce que tu me donnes.



*Ai-je ?*

Pourquoi ai-je ce tourment ?  
Pourquoi ai-je cette peur des sentiments ?  
Que devrais-je en penser ?  
Peut-être devrais-je cesser de raisonner ?

Que se passe-t-il, exactement ?  
Je ne sais pas : c'est énervant !  
Je voudrais bien me rapprocher,  
Quoique je veuille également m'éloigner.

À quoi bon ? Je n'ai rien de séduisant.  
Je n'ai pas les yeux du firmament...  
Mais toi, démontre ceux d'une terre apaisée  
Combien j'aimerais y danser !

C'est fou ! Impossible, mais tentant.  
Pourquoi ton sourire est-il si charmant ?  
L'hésitation se montre difficile à supporter.  
Devrais-je rester cachée ou me divulguer ?

Je crois que pour un instant,  
Mon cœur a connu cet emballement.  
T'ai-je aimé ?  
Ou t'ai-je seulement regardé ?



## Amour

Je suis perdue dans l'incompréhension  
Chercher ne donne que plus de confusion  
Je sais très bien que cela existe  
Puisque depuis des millénaires, le concept persiste  
Mais le simple fait d'y croire  
Aujourd'hui, n'est plus synonyme d'avoir.

Ce qui à la base devrait être des sentiments,  
Représente une longue, dangereuse et éprouvante quête maintenant.  
Pourquoi est-ce devenu si difficile,  
De nos jours, de nouer éternellement les fils?  
Va en disparaissant la simple gentillesse,  
Quand s'attendent en retour les actes de tendresse.

Mais quel réel tient cet engouement?  
Peu nombreux sont les charmants,  
Leur demeure rendue imaginaire,  
Bâtie dans les histoires et contes éphémères,  
Phare des modèles contemporains d'affection,  
Qui tentent, sous un œil critique, l'imitation.

L'habitué de la solitude devrait s'effondrer en souffrance,  
Puisqu'apparemment, il n'a pas trouvé bienveillance.  
Selon les règlements romantiques,  
Incomplets vivent les esprits platoniques.  
Nul ne peut connaître le bonheur sans bien-aimé,  
Une anomalie représente ceux qui ne possèdent aucune piété.

Alors que jeunes se concentrent aux jeux d'un Ludus,  
Adultes, conscients de l'inconscience, préfèrent qu'ils se tussent,  
Vu qu'un tabou constitue la force d'Éros,  
Rappelez-vous qu'il ne faut pas juger l'arbre par son écorce.  
Laisser vivre en paix et sans peine,  
Les divergentes formes d'attachement de la nature humaine.



## Rejet

Tête d'éternels feux d'artifice  
Cœur de pierre, oh! Immondices!  
Classe de buisson; petit poisson  
Noir nuage d'un détesté pardon

Belle brunette à pinces de crabe,  
Ton dévouement est aussi creux que la plaine.  
Dans le rouge océan,  
Il n'y a ni arbres, ni vivaces, ni étoiles;  
Qu'un lointain tricot de laine.

Tonnerre! Que tombe l'escalier de l'enfer!  
Parjure d'une salvatrice; ange sur terre.  
Seulement la chaleur de sa voix calleuse  
T'incitait à dire, prononcer mots; toi, malheureuse!

Malédiction d'une lumière aveuglante  
Au soleil, telle une bête beuglante  
Sous ce chapeau de velours, des fleurs desséchées  
Mordues, et battues, puis torturées, tonitruer...

Cygne noir à dents de sabres d'Arabie  
L'oiseau blanc vole comme le requin se noie  
Le pinceau du peintre aveugle pourrit  
Chante en sifflotant l'air d'un patois

Au travers les lunettes de l'arbre, l'olivier  
Le livre de la vie, amour pur et soucis inconsidérés  
Aucun d'eux, aucun d'eux jamais ne peut  
Jouer le koto, filet du vent, attraper les feuilles bleues

Feu brûlant au sein d'une glace de lierres  
Le joyau du néant enchaîné à sa tombe  
Oh! Non! Que de poussière!  
L'épée de l'innocente danse... tombe. Tombe!

Visage barbouillé, où est Picasso?  
Jacinthe à clochettes  
Pousse dans le sable à l'eau.  
Des mots, il n'y en a plus.



## Marguerite

Je me souviens d'où tu venais  
Du sol pauvre et sec où tu poussais  
Des champs, des terrains vagues et des bords de routes sans engrais,  
Ainsi que de tous ces endroits où tu vivais.

Je me souviens de ta vivacité  
De la vigueur que tu gardais toute l'année  
Des moments de joie aux rires ensoleillés  
Et de ceux teintés de force face aux difficultés.

Je me souviens de ton amour  
De ton sourire peignant ton sens de l'humour  
De tous ces petits accomplissements, jour après jour  
Pour nous, pour tous ceux qui nous entourent.

Je me demande souvent avec émoi  
Au milieu de mes torpeurs et de mes tracas  
Si je suis devenu une fleur comme toi  
Quand mes enfants aiment leur mère tout autant que moi.



## *Le peuplier*

Tôt le matin jusqu'à tard le soir,  
J'endure la maladie, ce feu noir,  
Fort de ma vie durement travaillée.

Mes feuilles changent de couleur,  
Signe silencieux de ma douleur,  
À l'automne arrivé.

Des regrets et des remords, encore une fois  
Encouragent l'espoir à travers le froid,  
Le vent seul connaît mon émotivité.

Malgré la pluie et la mélancolie,  
Mon cœur de peuplier survit,  
Au-delà de l'hiver longtemps passé.

Ceux que j'ai vu pousser, mes petits  
J'ai confiance en leur racine ; ils ont grandi,  
Ce sont eux, de ma vie, ma fierté.



## *Ipomée*

Quand j'étais bouton de rose  
Au fin fond du jardin  
Je n'entendais pas les mots qui arrosent  
Refermant la gloire du matin.

Quand je devins rose  
Aux pétales de la douceur du satin  
Je vis l'arbre cyprès, aveugle par amaurose,  
Étendre ses ombres tristes sur la gloire du matin.

Quand je fus un arbuste de rose  
Capable de résister à l'apisin  
Je tins tête à l'arbre cyprès, lui en extrême sinistrose,  
Pour voir s'ouvrir de nouveau la gloire du matin.

Je suis une rose  
Élevée par une fleur, une gloire du matin  
Qui malgré les sombres choses,  
Accueille la lumière du lendemain.



## *Azalée*

À ma chère Azalée,  
Que j'aime tant,  
Enfin tu t'épanouis de toutes tes couleurs.

Douce Azalée,  
Même aux plus épineux moments,  
Jamais aucune plante ne défia ta fureur.

Belle Azalée,  
Je savais que le travail du temps  
T'offrirait un jour l'arbre de ton cœur.

Sage Azalée,  
Je m'inquiète pour toi bien souvent,  
Mais te laisse apprendre de tes malheurs.

Brave Azalée,  
Tu traces ton chemin vaillamment,  
Et te retournes vers moi que pour calmer tes peurs.

Ma chère Azalée,  
je t'aime tout autant,  
Autant que le peut une sœur.



## *Diamant rose*

Tous, vous admirez ma pureté  
Mais jamais vous ne voyez  
Les lésions du carbone pur cristallisé.

Tous, vous enviez mon indestructibilité  
Mais jamais vous ne ressentez  
Les brûlures de ma conductibilité.

Tous, vous voulez mon incorruptibilité  
Mais jamais vous ne comprendrez  
La pression sous laquelle je fus formé.

Tous, vous connaissez mon inflexibilité,  
Car peu de vous savent la vérité,  
La pierre que je suis en réalité.



## Séparation

Il n'y a aucune légèreté  
À faire le don de son entièreté.  
Bien qu'idéalement, nous cherchons la réciprocité,  
Nul n'est en mesure de l'exiger.

Les mots seuls ne peuvent garantir la vérité,  
Car la voix est soustraite de l'appliquer.  
Lorsque l'esprit vide le fond de sa pensée,  
Vaudrait-il mieux que ses gestes en soient imbibés ?

Les serments, les promesses et les vœux d'éternité  
Portent ces noms de leur particularité.  
Sinon, quelle serait donc l'unicité,  
Si entre deux, voir tous, peu sont enclin de respecter ?

Impossible de savoir ce que l'avenir a préparé,  
Au jour du présent, des signes peuvent être observés.  
Ceux-ci grandiront ou s'effaceront ; c'est à parier.  
Quoiqu'avec le temps, tout est plus risqué.

Souvent, deux ont par quatre multiplié,  
Mais l'addition ne fait que déraisonner,  
Alors les doubles croient mieux de se diviser,  
Et les multiples deviennent des nombres partagés.

Plusieurs restent en bons termes d'amitié,  
Comprenant qu'ils ne peuvent vieillir sous la même maisonnée.  
D'autres, par la loi et les combats, s'y revoient enragés,  
Dénonçant chacun les fautes, les lacunes et les sordides idées.

Recommençant en solitaire de son côté,  
Le poids du vide arpente les murs et sillonne la chambre à coucher,  
Comique se présente l'ironie; peut-être faudra-t-il pleurer?  
Tandis que certains habitent le havre de la sérénité.

Beaucoup de temps prend le cœur pour se réparer  
Nombreux qui n'en réalisent la difficulté,  
Croyant que le nécessaire est d'oublier.  
Rappelons-le : il faut surtout de la vivacité.



## Encre

Mes yeux voyaient son indifférence  
Que transpiraient ses gestes d'insouciance.  
Je me rappelle une courte incompréhension  
Créée par cette nouvelle désolation.

Déjà l'encre  
Qui m'avait tachée  
Était impossible à effacer.

Je me rappelle surtout l'indignation  
Que je cachais par espoir, par dévotion.  
Alors que d'autres pleuraient son absence,  
Je me réjouissais qu'il tire sa révérence.

Déjà l'encre  
Qui nous avait tachés  
Était impossible à effacer.

Mes yeux perdirent, à son égard, leur déférence  
Ainsi que toutes leurs enfantines espérances.  
Je ne me rappelle pas la couleur des émotions,  
Seulement la force de la continuation.

Le trop d'encre  
Qui nous avait tachés  
Était impossible à effacer.



## *Courage*

Connaissant le noir  
Sournoisement agile  
J'écris sur du blanc.



## *L'arbre dans ma cour*

L'arbre dans ma cour  
Il a toujours été grand.  
Immense, même pour le ciel,  
Quoique je n'y connaissais guère.

L'arbre dans ma cour  
Je n'y ai jamais grimpé,  
Car il n'y avait pas de cabane de bois,  
Où des enfants pouvaient y jouer.

L'arbre dans ma cour  
Il a connu ma mère quand elle ne l'était pas.  
Hélas! Il n'a jamais fleuri  
De ses cheveux longs.

L'arbre dans ma cour  
Il ne partage pas ses fruits.  
Ses branches n'ont pas de feuilles,  
Car son tronc est aussi sec que ses racines.

L'arbre dans ma cour  
Je l'ai longtemps arrosé d'eau pure.  
Alors que ma famille avait soif,  
J'ai compris qu'il ne pousserait plus.

L'arbre dans ma cour  
Il était grand, moi, j'étais petite.  
J'étais trop petite pour dire si c'était un chêne.  
Pourtant, il était dans ma cour  
Et il vivait avec moi.



## *Passion noire*

Je la sens chaque jour ; elle est là, pour toujours.  
Elle me hante, me torture ; c'est si lourd !  
Parfois, elle va et part, mais revient plus tard.  
Je sais qu'elle se cache, en vain, de mon regard.

Comme je la hais ! Sans me passer d'elle autant.  
Enlevez-la-moi ! Déchirez-la ! Attendez !  
J'ai peur de la douleur, ce vide sentiment.  
Que suis-je sans elle ? Dépouille, épave, ratée...

Elle me donne un goût amer, une souffrance  
Et mon âme erre, en quête de délivrance.  
Puis, je m'exaspère, devant elle, pour elle.  
Qu'ai-je fait pour mériter cela ? Sacré ciel !

C'est ce trou au cœur : ma tourmente funèbre.  
Cette sombre malédiction des ténèbres !  
Un amour ardent, exclusif ; non naturel.  
Je fuis, elle suit ; nous nous sommes essentielles...

## *Joies d'été I*

La limonade  
aux framboises et citrons :  
acide sucré.



## *Joies d'été II*

À la piscine,  
un jour de soleil brûlant,  
épaules rouges.



## *Joies d'été III*

Par un feu de camp,  
regarder les étoiles  
dans un clair ciel noir.



## *Joies d'été IV*

Se promener tard  
avec le soleil couchant ;  
feux d'artifice.



## *Famille d'urticacée*

Cruelles vertes orties  
Poussaient l'été près des amaryllis  
Sournoises et brûlantes à l'ouest  
Méprisantes, implacables aux grandes chaleurs  
Aveuglées, limitées comme l'ombre d'un chapeau soleil,  
Maltraitant, dédaignant telles les gentianes,  
Rejetant au printemps les fleurs  
Cruelles vertes orties.



## Étoiles (*Ce n'est pas vous*)

Remettez ces étoiles au ciel  
Car sans elles, rien ne peut briller  
Pourquoi retirer cette lumière?  
Ce n'est pas la lune qui les fait briller

Car sans elles, rien ne peut briller  
Et ce n'est pas vous!  
Ce n'est pas la lune qui les fait briller  
Personne ne sait ce qui les fait briller

Et ce n'est pas vous!  
Pourquoi retirer cette lumière?  
Personne ne sait ce qui les fait briller  
Remettez ces étoiles au ciel.



## Novembre

Ce matin, il a neigé.  
Dans l'après-midi, le blanc est parti.  
Au coucher du soleil, tout était encore pareil.  
Le soir, il fera vite noir.  
Et la nuit, tous sont endormis.



## *Persistence*

Porte ton manteau !  
L'automne peut refroidir  
les tempéraments.



## *Joies d'automne I*

Les feuilles dorées  
Au bruissement glorifiant  
Richesses d'un temps.



## *Joies d'automne II*

Les feuilles cuivrées  
Au tintement orchestral  
Partout peuvent voir.

## *Joies d'automne III*

Les feuilles rougies  
Au murmure de gêne  
Visibles de loin.

## *Joies d'automne IV*

Les arbres pommiers  
Commencent la récolte  
De leurs fruits précieux.



## *Hiver*

Blancs hivers  
Protègent par cette couleur  
L'énergie d'un nouveau printemps  
Au cœur de la noirceur.



## *Le sapin vert*

Le sapin vert  
De partout ses aiguilles émeraude  
Garde près de son tronc  
Ses branches bien moins fournies.

Du haut des Alpes  
Et des monts de neige froide  
Même les hivers ardu  
Ne peuvent leur faire de mal.

Dans sa forêt boréale  
La nuit comme le jour  
Il garde et protège en lui  
De nombreux locataires aux petites vies.

Le vent, à la force impertinente,  
Se heurte aux troncs des conifères environnants,  
Mais il continue lentement à travers les pins  
Berçant les cimes d'un léger toucher.

Le sapin vert  
De partout ses aiguilles émeraudes  
Protège près de son tronc  
Ce qui moins fournit ne peut se défendre.



## *Le silence*

La soudaine mort des sons  
Qui résonne au plus profond  
D'une tenue respiration  
N'obtient aucune acclamation.

Le bruit suspendu dans l'interruption  
Voyageant dans cet air étouffant sans nom  
Est soumis à la neutralité de l'inaction  
Dans la grande absence, son soupir projette contemplation.

La complexité de l'angoisse, où nous la placions,  
Rejetée si loin, pour la taire à l'isolation  
Malgré nombreux efforts répétés, elle danse avec oscillation  
Entre la richesse discutée et la réticente désolation.

Avez-vous entendu cette sibilation ?  
Lorsque le souffle enfin relâche l'exhalation,  
Libère le poids d'une imperceptible accumulation  
Oh ! Quelle joyeuse délivrance offre cette tribulation !

Il existe bien une romance de cette tumultueuse union ;  
Un indicible équilibre d'actes et de réflexions.  
Mais qui peut nous indiquer la véritable direction ?  
Au sein du silence, nous sommes seuls face à l'acceptation.



## *La neige*

Ces doux flocons de sucre gelés,  
Qui batifolant, tournoyant dans le vent givré,  
Poussent vers moi l'automne et ses feuilles cuivrées,  
Enfin, le novembre nous offre cette fraîche rareté.

Je ne peux la garder dans mes mains longtemps,  
Car elle fond avec empressement.  
Toutefois, une partie de moi s'emballe en la voyant,  
Signe que je détiens toujours un cœur d'enfant.

Plusieurs souvenirs congelés dans ma mémoire,  
Couvrent de frimas mes esprits noirs  
Paralysant de froid leur malin pouvoir  
Que je n'arrive pas à reconnaître par jours de blizzard.

J'ai glissé si rapidement sur la poudreuse  
Inquiète du linceul et des bordées nombreuses  
Que d'y retourner; je suis devenue peureuse.  
Malgré ce verglas intense, je veux toujours être heureuse.



## *Joies d'hiver I*

La fumée blanche  
D'exhaler, de respirer  
L'air frais et pur.



## *Joies d'hiver II*

Les cheveux mouillés,  
Assise devant le feu :  
Chaude cheminée.



### *Joies d'hiver III*

Un chocolat chaud,  
Tenu par des mains froides,  
berce le sommeil.



## *Joies d'hiver IV*

Jouer dans la cour,  
Construire des châteaux forts,  
Tous fait de neige.

## Thé

J'ai froid.

Je vais faire du thé.  
J'ai mis de l'eau à bouillir.  
J'ai préparé la théière.

J'ai fermé les yeux.  
J'ai eu un frisson.  
J'ai expiré lentement dans mes mains.  
J'ai ressenti mon souffle chaud sur mes doigts.

J'ai froid.

Je tremblote dans ma robe de chambre.  
Je sens l'odeur de bergamote.  
Je ferme les yeux.

Je tiens une tasse dans mes mains.  
Je bois.  
Je n'ai rien bu?

J'ai oublié l'eau.

## *Appréhension*

Apprendre soi-même  
À braver les courants forts  
C'est se noyer seule  
Au cœur de l'océan bleu  
En respirant sa couleur.



## *Jours de pluie I*

Jours de pluie,  
Aux nuages gris,  
Apparaissant au cœur de la nuit,  
Je cherche qui je suis,  
Et je cours ; je m'enfuis,  
Je veux me noyer de cette vie.

Jours de pluie,  
Qui nous rapprochent du paradis,  
Où le tonnerre manifeste son bruit,  
Je cherche mes vraies amies,  
Je crois que je les oublie,  
Un éclair ; sans soucis.  
Un prénom, mais à qui ?

Jours de pluie,  
Seule dans l'ombre tapie,  
Trempee jusqu'aux os, je ris.  
Car je me fous des autres avis,  
Et elle monte en moi, cette folie  
Comme si je n'avais rien chéri,  
Ou même rien compris.

Jours de pluie,  
Je me laisse partir ; endormie,  
Car je n'ai plus envie  
D'être prisonnière d'un caveau de suie,  
Seule ; là où je m'ennuie,  
Encore une fois, je ne sais plus qui je suis.  
Je cours et je m'enfuit,  
Toujours, ces jours de pluie.



## *Le hibou*

Je vis parmi les maîtres de la nuit.  
Je vous y protège et vous instruis.  
Je survole vos maisons en garde averti.  
Je vous y vois de mes yeux arrondis.

Je bats silencieusement de mes ailes.  
Je n'occupe pourtant pas longtemps le ciel.  
Je suis gardien de l'irréel et du surnaturel.  
J'incarne une superstition intemporelle.

Je chasse pour pouvoir manger.  
Je descends rapidement d'un vol plané.  
Je possède des serres aiguës et acérées.  
Je suis un rapace de la famille des strigidés.

Je n'affronte pas la lumière du jour.  
Je vais, dans mes rêves, passer un séjour.  
Je somnole aisément, confortable dans mes plumes de velours.  
Je connais parfaitement le déroulement des alentours.

Je préfère qu'on me laisse en paix quand je dors.  
Je suppose qu'en me voyant, vous me croyez mort.  
Je comprends votre affolement, mais vous avez tort.  
Je ne suis soumis qu'à mon propre sort.

Je me suis construit, dans un arbre, un trou.  
Je n'aime pas que ma maison, on secoue.  
Je hurle, je hue, je hulule, et je hou.  
Je vous demanderai donc : « Qui êtes-vous, que me voulez-vous ? »

## *Le phœnix*

C'était un oiseau aux ailes de feu,  
Que j'aperçus par un matin de ciel bleu,  
Très loin, haut dans les cieux,  
De tout son aplomb, de son air fougueux.

C'était une si puissante lumière,  
Que je dus en battre mes paupières,  
Il n'y avait que de cette manière,  
Puis mes yeux, enfin, s'éveillèrent.

Voilà qu'il partit, mais bientôt, je le revis.  
Sur la souche d'un arbre coupé, il construisait son nid,  
D'écorces de cannelle, de feuilles de laurier et de bouquets de persil,  
Parsemé d'un vieil encens à l'odeur rancie.

Après la fin de son travail, il semblait fatigué.  
Dans le creux de son tricot végétal, il s'est replié.  
Je lui ai fourni à boire et à manger,  
Apathique, il ne voulut plus s'envoler.

Peut-être avait-il besoin de dormir longtemps?  
Tel les ours, à l'arrivée de la neige, attendent le printemps.  
Pour remédier à son exténuation, à cet affaiblissement  
Je lui témoignais, comme je fus témoin, de sa force d'avant.

Par une journée nuageuse, sans soleil  
À mon grand étonnement, il devint noir corneille.  
Ses longues plumes rouge vermeil,  
Maintenant répandues au sol, perdaient leurs merveilles.

Je cherchai la cause de son malheur,  
Parmi la terre, les arbres et les fleurs,  
Même vers ces jaloux de son bonheur,  
Nul n'eut de réponses à ces pleurs.

C'était un oiseau qui s'embrasa de son feu,  
J'observai par un matin de ciel bleu,  
Très loin, hors des cieux,  
De tout son épuisement, de son air piteux.

C'était une si puissante lumière,  
Je dus battre les larmes de mes paupières,  
Il n'y avait que de cette manière,  
Puis enfin mes yeux se libérèrent.

Voilà qu'il partit, mais bientôt, je le revis.  
Sur la souche d'un arbre coupé, incendié était son nid.  
Depuis les cendres de ce qu'il avait construit,  
Triomphant sur la mort ; régénérant sa vie.

Le phœnix, qui ressent sa fin approcher,  
Continue de vivre dans ce cycle renfermé,  
Fendant le vent de ses ailes enflammées,  
Mon cœur est un oiseau d'éternelles épopées.



## *Violette africaine*

Toutes ces feuilles  
Réunies par leurs tiges  
Pour deux fleurs pourpres.



## *Nid d'or*

Être un oiseau  
Aux plumes de noir et bleu  
Pour s'envoler loin  
Et voir par la distance  
Le nid d'or que j'ai construit.



## *Jours de pluie II (à la Saint-Denys Garneau)*

Ô jours de pluie qui  
Tombant de l'azur  
Comme l'eau des yeux  
Sans les yeux  
Purifie et nettoie  
Mais qui n'enlève pas  
Le tonnerre retentissant.

Ô jours de pluie qui  
S'étend sur toute la plaine  
Dans les creux des collines  
Et les ravins de la fin  
Pourtant sans tomber  
Alors qu'on ne veut que sa mort  
Pourquoi l'éclair ne frappe-t-il pas ?

Ô jours de pluie qui  
Durent tant que l'on peut  
Épuisé comme la vie  
Vie en nous si minime  
Qu'elle ne sait plus  
Qu'elle ne sait pas  
Comment vivre aussi trempée.



## *Le mont sans nom*

C'est une montagne sans versants, sans sommet.  
D'ailleurs, jamais elle n'admet  
aucune lumière salvatrice.

Je reste prise dans ces ombres matrices,  
ces ombres glaciales qui tuent,  
petit à petit, si lentement, à notre insu,  
silencieusement, depuis notre fort.

Elle est toujours présente ;  
invisible, omnisciente et permanente.  
Je suis la seule pour la voir,  
et l'avoir  
n'est pas un privilège ;  
C'est notre esprit malin qui galèje.  
C'est la peur serpentant les organes du corps.

C'est une montagne immense,  
Sans limites, sans début, au poids intense.  
Aux innombrables formations,  
Aux incalculables couches de réformation,  
Qui se superposent et s'entrelacent,  
En revers du temps où je me délasse.  
Dans l'écho de ce monde, chaque jour se redécore.



## Démotivation

Après un travail assidu  
Je me suis assoupie  
Seulement pour le repos : je n'aurais pas dû.

Le sable s'accumulait sous mes pieds  
Alors que j'avais les yeux fermés  
Je dormais, car j'étais fatiguée.

Mais je ne rêvais pas : j'étais perdue.  
J'existais dans une dimension infinie  
Repoussant les heures : chaque jour déçu.

Quand je me suis enfin réveillée,  
Prise dans une tempête de sable enragé  
Je ne pouvais même pas me regarder.

La honte de ce que j'étais devenue  
Ne faisait que me garder endormie,  
Tout le travail qu'il me restait à faire : je n'en pouvais plus.



## *Tondre la pelouse*

Mon gazon si vert, luxuriant,  
Empiète sur les bordées et les trottoirs.  
Il a grandi si rapidement,  
Par ma fenêtre, je pouvais le voir.  
Il est devenu si haut maintenant,  
Horrible : je ne pouvais le croire.

Que vont dire les voisins ?

## Vers d'oreille

Tel le morceau de *Für Élise*,  
Sa mélodie est une hantise.  
Toujours reviennent les mêmes notes,  
Dans la pièce qui me ligote.

La chanson continue sans fin  
Et sans cesse répète le même refrain :  
« Tu n'es qu'un dièse brisé,  
Jamais personne ne voudra te jouer. »

Il y a rarement d'autres paroles  
Accompagnant cette clé de sol.  
Parfois, retentit un autre son,  
Celui des cordes d'un violon.

Forcé dans le creux d'un concert  
J'avale, je crie et je me perds.  
Jouer du piano est difficile entreprise  
Lorsque je n'entends que *Für Élise*.



## Poissons

Nous sommes des poissons rouges,  
nageant ensemble, bienheureux.  
Suivant toujours l'eau qui bouge,  
nous sommes des poissons rouges.  
Parfois, nous sommes pie-rouge,  
ce qui n'en est pas moins chanceux.  
Nous sommes des poissons rouges,  
nageant ensemble, bienheureux.



## *Jours de pluie III*

Jours de pluie  
Aux nuages gris  
Apparaissant au cœur de la nuit  
Je cherche qui je suis  
Et je cours : je m'enfuis  
Je veux me noyer de cette vie.

Souvent, dans ma vie  
J'ai connu des jours de pluie.  
J'ai couru et me suis enfuie,  
De tous ces nuages gris  
Qui m'empêche de savoir qui je suis  
Même au cœur de l'intouchable nuit.

Seule dans la sombre nuit  
Je m'interroge sur ma vie  
Précisément sur qui je suis.  
Ces humides jours de pluie  
Aux nombreux nuages gris  
Me forcent à courir, et je m'enfuis.

Quand, encore, je me suis enfuie,  
Recroquevillée dans la fraîche nuit  
Je les ai vus de nouveau, ces nuages gris  
Ceux qui tombent sur ma vie  
Dans ces incessants jours de pluie  
Je ne sais pas qui je suis.

Sais-tu, toi, qui je suis ?  
Alors que tu me vois, je m'enfuis.  
Dans ces jours de pluie  
Il n'y a que la nuit  
Qui connaît les secrets de ma vie  
Ceux qui entourent ces nuages gris.

Les épais nuages gris  
Qui m'empêchent de devenir qui je suis  
Pèsent un poids lourd sur ma vie.  
Quand je les vois, c'est moi qui m'enfuis.  
Et je retourne dans le confort de la nuit  
Ces nostalgiques jours de pluie.

Les nuages gris desquels je m'enfuis,  
Je sais maintenant qu'ils font partie de qui je suis ; le contraire de  
ma nuit,  
Et que ma vie contiendra toujours des jours de pluie.



## La lune

Lune

Clarté nocturne

Croisée, engrossée, décroisée

Idéal inatteignable des rêves

Arianrhod.



## Dahlia

Variées sont les fleurs,  
Par leurs formes et couleurs,  
Elles sont si jolies.  
Mes yeux en oublient presque  
Le dahlia en tant que fleur.

## Étoiles

Pauvres fous!  
Remettez ces étoiles au ciel  
Car sans elles, il ne peut briller.

Ce n'est pas la lune qui les fait briller  
Ni même le soleil.  
Personne ne sait ce qui les fait briller.

Et ce n'est pas vous  
Qui les faites, maintenant sachez,  
Qui les a enlevées du ciel.

Remettez ces étoiles au ciel!  
Car vous ne pourrez recréer  
Le temps que les poussières deviennent étoiles.



## *Le soleil*

Soleil

Lumière diurne

Lever, brûler, coucher

Idéal inatteignable des rêves

Bélénos.



## *Le chat*

Lorsque je rentrai tard le soir,  
Familière fut la présence du noir.  
Il est en mesure de me percevoir,  
Par deux iris de jade, aussi clairs que l'ivoire  
Tels des reflets de lumière sur un miroir.  
À la forte pénombre, j'utilisai ma mémoire,  
Afin de me guider dans mon manoir.  
Peut-être était-il heureux de me revoir ?  
Ses miaulements, seuls, me permirent de savoir.

Pour retirer mes chaussures, je m'assois,  
Car à l'inverse de lui, je ne suis pas adroit.  
Bien de chaleureuses caresses, il m'octroie,  
Souvenirs de l'affection qu'il me demanda.  
Se promenant non loin de moi,  
D'un pas lascif, il me rappela,  
Cette Égypte ancienne qui le vénéra,  
Au nom de Bastet, sa déesse, qui l'adula,  
Le chasseur des maux ; le mal des rats.

Un feulement distinctif, quoique banal  
Je reconnus par sa caractéristique tonale,  
Mon attention, petit capricieux, si vénal  
Y reprendre, sous un meuble, ta balle,  
Jeu intermittent ; ludisme au bruit infernal.  
J'ai appris par cœur ton arsenal,  
Efforts pour ramener un ordre hominal,  
En vain : ta présence reste obsidionale,  
Si imprévisible ! Je ne sais dire quand tu me tales.

Quand la clarté se répandit en mon foyer,  
Je me préparai à dîner,  
Avec cette mine peignant la curiosité  
J'en oubliai presque ton insatiable voracité.  
Sa souplesse, au contraire, il ne cessa de démontrer,  
En sautant sur ma table de cuisine fraîchement apprêtée.  
Petit rusé!  
Depuis que le soleil est couché,  
Tu espères quelque chose à traquer.

Chanceux sont les êtres qui ont connu tes nombreuses vies,  
Car ignorant leur tristesse, tu les as ravis.  
Parfois, après la mort, tu les suis,  
D'un élan d'amour et de tendresse, Freya les convie,  
À bord de son char tiré, tel que tu lui servis  
Vers une antique version du paradis,  
Protéger ardemment par des anges guerriers, ces valkyries  
Image d'une féminité sans prix.  
Pourquoi n'en est-il plus ainsi ?

L'éclat de tes richesses ne vient pas de l'or,  
Les intellectuels en comprendront la métaphore.  
La chaleur que cherche ton corps,  
Défaut spirituel que ce dernier ignore,  
Te ramène toujours au même sort,  
Et ce, par les siècles et les efforts,  
Oubliant le service que tu honores,  
Pour ces âmes cherchant réconfort.

Voilà Artémis, dans sa lune, se montrant.  
Pour demain, je m'organisai lentement.  
Je baillai de mon travail fatigant,  
Alors qu'un félin se prélassant,  
Ailleurs, somnolait bien aisément.  
Un voile de nuit sur ma maison, envahissant  
Ainsi vers ma chambre me poussant,  
Gagné mon lit de couverture, rêvant.  
Jusqu'au matin, ressentir à mes pieds des ronronnements.

Je ne crains aucun cauchemar ni démon,  
Ni aucun conflit d'émotions,  
Au sein de ton territoire, ce domaine de prédation  
Contre ces phénomènes, tu es ma protection.  
Malgré, à ton égard, toute superstition,  
Obligé plusieurs à excuser leurs vexions,  
Tu es maître de la subtile défection.  
Le poil hérissé et les grognements, signes éternels de prévention,  
Plaidoyer instinctif de ton objection.

À mon réveil, déjà, il se lavait.  
Derrière les oreilles, d'une patte qu'il mouillait.  
Quant à sa fourrure, au poil doux qu'il avait  
Je demandai gratitude puisque je le brossais.  
Enfin, ma journée, de nouveau, commençait.  
Bientôt, partir je devrais.  
Mais une part de moi, ici, resterait.  
Dans la richesse que lui et moi partageons en secret,  
Nos habitudes que tant j'aimais.

## *Le temps*

Les nuits s'allongent silencieusement,  
Et le ciel perd son bleu étincelant.  
Notre voix porte un écho frissonnant,  
Alors que l'air devient un froid mordant.  
Nous connaissons des sports amusants,  
Même si nos pieds gèlent en patinant.  
Partageons ensemble une tasse de cacao fondant,  
Quand les aiguilles avancent en reculant.

Les plaids et pardessus trouvent leur rangement,  
Mais les romantiques encore persistants,  
Proclament des vœux éternels tout en échangeant leur chant,  
Tels les oiseaux s'en revenant.  
La brise tiède souffle gentiment,  
À travers les bourgeons et fleurs des champs,  
Des derniers nuages d'un astre couvrant,  
Apparaît un mammifère rongeur hibernant.

Le doux parfum du lilas envahissant  
Parcourt les voisinages verdoyants,  
De limonade et de thé glacé rafraîchissant,  
À la citronnelle des moustiques chassant.  
Debout se tiennent les tournesols de leur tournoiement,  
Tandis que les papillons batifolant  
Ignorent les cigales et leur talent,  
Aux jours humides et pavés cuisants.

La nature sèche et récolte en mourant,  
Les arbres, de ses feuilles, se dépouillant.  
Le vent et la pluie du chemin traçants  
Portent la voix des aïeux d'antan.  
Les mains, oreilles et nez se cachant,  
D'un climat du parapluie connaissant.  
Nous fouillons dans nos vêtements,  
Car il faut revêtir notre manteau blanc.





# Mon jardin

Le jardin est un endroit relaxant que l'on visite dans le but de trouver repos et paix. Contrairement à la maison, où l'on partage notre quotidien parfois chaotique, le jardin est paisible et serein. Il a été cultivé avec sensibilité et expérience, de manière unique pour chacun, acquérant davantage d'importance au fil des ans. Ce recueil de poésie est donc mon jardin personnel, tout en étant temporairement le vôtre, car vous y êtes les bienvenus.

ISBN 978-2-9821042-0-4



9 782982 104204